



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODES.

Le temps n'a guère favorisé la course qui a eu lieu dimanche au Champ-de-Mars. — Il tombait une pluie torrentielle, si bien que, tout compté, on a pu trouver jusqu'à trente spectateurs. Espérons cependant que ce mois d'automne, toujours si beau à Paris, ne trompera plus la confiance des Parisiens, et que nous serons plus heureux aux prochaines solennités du turf.

Toujours est-il que nous ne vous pouvons rien dire des toilettes que nous avons remarquées à cette réunion, que l'on nous avait annoncée comme devant être brillante. — Car depuis quelques jours, nos célèbres couturières et modistes étaient très-occupées de ces courses. Les courses sont, en effet, le Longchamp de l'automne; elles décident des modes; c'est en quelque sorte

le ballon d'essai d'après lequel on juge ce qui sera le plus ou moins goûté pour la nouvelle saison; aussi est-ce un mélange des modes auxquelles on ne veut pas renoncer, et des innovations qu'on y apportera, et de celles qu'on a créées. Ce sont des fleurs et des plumes, — du velours, de la dentelle, des paletots, des cachemires, les bijoux de fantaisie, tout ce qui rend séduisante et jolie, un ensemble de choses charmantes dans lequel nos artistes choisissent et décident la préférence qu'on doit définitivement avoir. Ce qu'il y a de positif, quant à présent, c'est la révolution de la chaussure. Les souliers détrônent la bottine, qui ne sera conservée que pour le matin. Nos fabriques de bas préparent, pour l'hiver, des merveilles. Les souliers de taffetas, de satin, d'étoffe pareille aux robes, sont du meilleur goût; les bas de



soie auront la vogue concurremment avec les bas de fil à réseau de dentelle et broderies perfectionnées.

—La fourrure sera en grande vogue dans les modes de cet hiver ; on la prépare pour doublure de pardessus, — pour bordure de robes de velours, — pour ornement des robes de chambre. — On en voit même jusque sur les chapeaux, formant une petite garniture autour de la passe, comme le ferait un rouleau de plumes. Cette bordure se reproduit plus petite au bord des nœuds de velours formés, par l'étoffe même, de chaque côté du chapeau.

Une telle originalité cesserait d'être de bon goût si elle tombait dans des maisons de modes vulgaires ; mais, jusqu'ici, nous ne l'avons vue que chez M<sup>lle</sup> Desboroff<sup>1</sup>, où sa nouveauté et sa distinction conservent tout son mérite et tout son cachet.

Mais, au-dessus de tout cela, le grand emploi des fourrures, cet hiver, sera dans l'ornement des cazawecks, — *coins du feu* ou *dolmans*, pour spectacles et sorties de bal. L'hermine surtout est charmante, ainsi appliquée autour de cazawecks de velours gros-bleu, vert ou grenat. La maison Gon<sup>2</sup> a déjà exécuté en ce genre les modèles les plus divers ; et, indépendamment des *confections* que l'on trouve toutes faites dans ces magasins, elle reçoit de tous côtés foule de commandes pour employer les garnitures de martre, d'hermine, de zibeline, etc., qui, l'année passée, formaient des pèlerines, des palatines, etc.

La maison Gon, en offrant ainsi tous les objets de la toilette exécutés en velours, en satin, en drap à la reine, etc., avec leur bordure de fourrure, s'est assuré une nouvelle clientèle ; car, jusqu'ici, les fourreurs n'offraient que de la fourrure, et ce fut une heureuse idée que celle de la présenter tout employée sous les formes, les caprices et toutes les fantaisies des modes de la saison.

C'est toujours à Paris que de tous les points du continent on demandera la mode, l'élégance, la distinction. Le goût de nos artistes ne saurait faiblir et manquer à sa vieille réputation de fécondité et de coquet-

terie. Ainsi, l'autre jour, en visitant les ateliers de M<sup>me</sup> Seguin<sup>3</sup>, avons-nous admiré une vingtaine de chapeaux de la plus grande richesse, et qui portaient un véritable cachet royal. Nous n'avons pas été surpris en apprenant leur destination :

L'impératrice de Russie, par une ingénieuse pensée de charité, patronne pour ses pauvres une loterie de tous les objets prohibés de France. De plus, désirant faire une surprise complète à celles des dames de sa cour qui la seconderont dans son œuvre bienfaisante, elle a demandé des chapeaux de M<sup>me</sup> Seguin, et, d'après son système, M<sup>me</sup> Seguin a voulu justifier cette flatteuse distinction en mettant tout son goût d'artiste à la composition de ces modes.

C'est ainsi que nous avons remarqué un chapeau de satin blanc recouvert de blonde travaillée exprès pour recouvrir entièrement le chapeau sans avoir l'air d'être fixée nulle part. Deux plumes d'une ravissante légèreté s'harmonisaient avec la blonde, et lui donnaient une grâce idéale. Le dessous était formé par un mélange de couleur dont les nuances étaient combinées de manière à donner le piquant qu'exigent des yeux bleus et une blonde chevelure, et dans un autre cas, destinées à adoucir la sévérité des physionomies au regard noir et au teint un peu bruni.

A côté, un délicieux chapeau de velours royal bleu de ciel, orné de deux plumes d'autruche d'une rare beauté, et dont la pose seule rend la copie impossible.

Venait ensuite un chapeau peut-être plus jeune et plus coquet. Il était en velours épinglé rose ; le dessous, en petite blonde blanche, faisait l'effet d'une neige parmi laquelle on trouvait çà et là quelques perles blanches et quelques roses, comme on les portera cet hiver sous les chapeaux de grande toilette ; une follette de marabouts mouchetés entourait la calotte, et venait ramener de chaque côté, un peu sur la passe, deux *rattachés* de marabouts.

Mais, parmi ceux qui ont fixé le plus notre attention, on trouvait un chapeau de couleur nacarat. M<sup>me</sup> Seguin avait composé, pour celui-là, un dessous en chenille bleu ciel, bouton d'or, et autres nuances

<sup>1</sup> Rue Luxembourg, 35. — <sup>2</sup> Rue Vivienne, 18.

<sup>3</sup> Rue Neuve des Capucines, 5.



semblables à celles-ci, qui formaient une mode du goût le plus exquis. C'est une idée très-heureuse, car jamais nous n'avions vu un ensemble aussi charmant dans son originalité, dans sa hardiesse même. Cela nous rappelle les modes gracieuses de Louis XIV. La distinction de ce chapeau se trouvait surtout dans deux élégants nœuds agrafés sur une pierrerie, sans autre entourage que le velours, dont le reflet harmonisait parfaitement avec l'éclat de cette pierre.

Pour former un merveilleux contraste, M<sup>me</sup> Seguin avait placé à côté, un chapeau de crêpe blanc ayant un tour de marabouts mouchetés au bord de la passe; l'étoffe de la calotte était froncée irrégulièrement, et ne ressemblait à rien de ce qui s'est fait jusqu'à ce jour. Chaque fronce était retenu par une rose sans feuillage, avec le cœur jaune. Le dessous était fait avec les mêmes roses, seulement plus petites.

Les divers objets qui accompagnaient cette collection étaient dictés par le même goût et offraient la même élégance. Nous ne voudrions pas cependant passer sous silence un chapeau de crêpe citron, qui semblait être la charmante copie du chapeau de satin blanc dont nous avons parlé en premier, différant seulement par l'étoffe et par la nuance.

Après avoir fait la description de la richesse, de l'élégance et de la nouveauté de l'expédition que M<sup>me</sup> Seguin prépare pour la cour de Russie, nous ne pouvons oublier de mentionner que chacun de ces petits chefs-d'œuvre partira emballé dans un petit carton plat, qui n'a pas même le volume d'un carton de châle.

Nous nous figurons la surprise agréable qu'éprouveront les grandes dames de Russie en voyant sortir magiquement de ce petit carton une mode qui prendra immédiatement la forme d'un chapeau de la plus grande élégance et du premier cachet parisien.

Mouchoirs. — On croirait que tout a été dit sur les mouchoirs de poche; eh bien, non : dans ce moment, une fantaisie d'une élégance exquise pour les visites du matin, consiste à porter les mouchoirs à vignettes qu'on voit chez Chapron<sup>1</sup>, non en batiste

<sup>1</sup> Rue de la Paix, 7.

imprimée, qui sont devenues d'une vulgarité désespérante, mais de ravissantes guirlandes aux mille couleurs et brodées à la main; broderie qui ne le cède en rien, pour la délicatesse, la légèreté du dessin, à l'impression la plus correcte. Elle a de plus l'avantage de la solidité; car ces guirlandes ne peuvent s'effacer et durent autant que le mouchoir. Chaque femme adoptera cette mode nouvelle comme un cachet d'élégance et de bon goût.

C'est toujours à la *Sublime-Porte* qu'il faut s'adresser pour avoir ce qu'il y a de plus riche en broderie, en application, en dentelle, dans ce qui a rapport à la spécialité qui fait la vogue de cette maison, comme pour ce qu'il y a de plus simple, depuis le mouchoir dont le tissu transparent est encadré de tout petits plis piqués, jusqu'au mouchoir à la reine Berthe, où la batiste n'existe que pour mémoire et pour servir d'appui à la riche application qui l'entoure. On trouve à satisfaire toutes les exigences, même le caprice. Voici le mouchoir *Camargo*, avec broderie sans envers; celui garni d'une haute valenciennaise avec entre-deux pareil; la valenciennaise reliée au mouchoir, soit par un point ture, soit, ce qui est plus nouveau, par un cordonnet mat et de petites palmes montant sur la dentelle de distance en distance. Dans ce cas, le mouchoir, au lieu d'être droit, est ordinairement terminé par de larges dents arrondies. On fait aussi des mouchoirs à dents bordés d'une valenciennaise fort basse; alors, il y a double rang de dents de valenciennaise et de cordonnet. D'autres mouchoirs sont brodés au point d'armes et à point d'échelle, formant les dessins arabes les plus variés, avec jours imitation de point d'Alençon; la broderie anglaise pour mouchoirs est charmante avec les chiffres pointillés de bleu, de rouge ou de lilas.

#### L'ÂGE D'OR.

C'était chose délicieuse, pure et tendre, que l'âge d'or, nous dit-on... et jamais on ne nous parle de l'âge de fer, qui devrait pourtant aussi avoir son côté allégorique, allégorie qui pourrait être piquante et luxueuse si nous y appliquions tout ce que



le fer vient produire devant nos yeux aujourd'hui.

Nous ne parlerons point de ces chemins merveilleux qui ont anéanti la distance, les séparations, et ont donné en quelque sorte un autre cours aux jeux de la fortune comme aux sentiments du cœur....

Nous ne dirons rien sur ces monuments admirables, ces statues, ces colonnes d'airain qui s'élèvent autour de nous comme le sceau indestructible du génie de l'homme...

C'est à l'histoire qu'il appartient de consacrer toutes ces grandes créations de notre époque, et de placer dans ses pages les éclatants succès de notre industrie en fer; mais à nous la tâche plus gracieuse de raconter à l'avenir l'art séduisant avec lequel Froment-Meurice, nouveau Benvenuto de notre époque, a façonné avec le fer et l'argent niellé les plus délicats et les plus ravissants bijoux de nos élégantes Parisiennes; — comment Denières, tordant le bronze, limant le fer, jetant ici les moulures d'or, là les plaques de marbre, de cristal ou de mosaïque, a retrouvé le secret — qu'on croyait perdu — des artistes à la splendide fantaisie du seizième siècle. A nous de définir, autant que possible, la perfection, le goût, la variété de ces meubles en fer exécutés par la maison Dupont<sup>1</sup>, et qui tous portent dans leurs formes et leur ornement le témoignage irrécusable des progrès de l'application de la fonte de fer au double point de vue de l'art et de l'industrie.

Certes, quiconque a vu à l'exposition les lits et tous les meubles de fer, quiconque a pu contempler le fini de reliefs, la légèreté des dessins et les sujets si bien disposés, l'élégance des courbes et des formes, a dû rester frappé d'admiration; et nous redirons ici, pour revenir à l'idée primitive de cet article, que si l'âge de fer était ainsi représenté de nos jours, il ne laisserait certes rien à envier au bel âge d'or d'autrefois.

### UN TÉNOR DE SALON.

Il est neuf heures du soir. Un petit salon moderne, de douze pieds de longueur sur

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3, 5.

sept de largeur, est envahi déjà par soixante à quatre-vingts personnes, la plupart debout, coudoyées, pressées, ne disant mot, ne pouvant même pas remuer un bras et s'ennuyant à merveille. La bougie économique fait étinceler les facettes de cristal du lustre; les verres d'eau sucrée et la brioche circulent sans aucune espèce de profusion; cependant la maîtresse de la maison, M<sup>me</sup> Lombard, voyant et entendant à droite et à gauche des bâillements significatifs, s'écrie tout à coup: « Eh bien! nous ne faisons donc pas de musique? »

Or, sa fille touche du piano et compose même des valse.

— Mais, maman, dit M<sup>lle</sup> Célestine, M. Oscar Dutillet n'est pas encore arrivé, et tu sais bien que sans lui, nous ne pouvons pas commencer notre petit concert.

— En effet, ajoute un jeune homme qui semble se soucier médiocrement de mélodie, M. Dutillet veut toujours être le premier et le dernier à se faire entendre. En pinçant la lèvre d'un air moqueur, il passe en se dandinant dans la chambre à coucher de madame, transformée ce soir-là en vestiaire et en petit salon de jeu, et va parier à une table de whist.

Un monsieur ayant entendu les quelques mots qui précèdent, et désirant en avoir l'explication, avait suivi le jeune homme frondeur et lui demanda: — Qu'est-ce donc que ce M. Dutillet, qui paraît avoir tant de crédit dans la maison?

— M. Dutillet? répondit le fashionable, il faut parler de lui avec beaucoup de ménagement; car sachez que c'est un personnage important, nécessaire, indispensable même. On se le dispute, on se l'arrache dans vingt salons; du moins il le dit. Sous-chef aux pompes funèbres, vous pourriez croire que ces graves fonctions impriment à son esprit une teinte lugubre et répandent le deuil sur sa personne: nullement. M. Dutillet est dilettante par nature. Dilettante, ce serait peu; il est artiste... amateur. Pas de romances qu'il n'essaye. Tout le répertoire de Duprez et de Rubini lui a passé par le gosier: c'est Duprez et Rubini, moins la voix. Vous en jugerez. Généralement, il se fait d'abord prier pour chanter: c'est l'usage, et il faut bien toujours un peu de rhume en musique, sinon comment jus-





*Modes de Paris.*  
*Petit Courrier des Dames.*

*Boulevard des Italiens, 1.*

*Chapeaux des M<sup>mes</sup> d'Alexandrine, r. d'Antin, 15. Robe et Redingote garnies de dentelles de laine, par la M<sup>me</sup> Leguerie, r. n. des p. Champs, 30. Col à la chevalière en guipure des M<sup>mes</sup> Payan, r. Vivienne, 13.*

*Messrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.*







tifierait-on les fausses notes ? Mais dès qu'il est lancé, semblable à un wagon, il ne s'arrête plus ; car il tient à satisfaire tous les goûts, — excepté le goût. Machine à doubles croches, il ne vous laisse pas plus respirer qu'il ne s'en donne le temps. Il serait homme à chanter un trio à lui tout seul, et il défierait la verve intarissable de Donizetti. C'est enfin le fléau des pauvres demoiselles qui touchent du piano, et qui ne peuvent lui refuser la faveur de l'accompagner. Tenez, je gagerais qu'il ne vient ici qu'attiré par l'habileté d'exécution de M<sup>lle</sup> Célestine Lombard, et il ne serait pas impossible qu'il la recherchât en mariage pour attacher définitivement à sa personne et à sa voix une *accompagnatrice* aussi distinguée.

— Vous le traitez bien sévèrement ; est-ce qu'il serait, par hasard, de vos amis ?

— Je ne lui refuse jamais une poignée de main.

L'interlocuteur, désireux de rentrer au salon, quitta le jeune homme médisant, persuadé que M. Dutillet était calomnié par quelque rival malheureux.

Un quart d'heure après, on annonçait « monsieur Oscar Dutillet ! » A ce nom philharmonique, une certaine agitation régna dans l'assemblée ; il se fit un mouvement houleux de têtes. Le nouveau venu entra avec cet air d'assurance et de fatuité que ses précédents succès autorisaient, avec cet air d'un homme qui semble dire : « Je vous » fais trop d'honneur de me rendre à votre » invitation. » Sa personne mérite d'être analysée :

Une taille assez élevée, des épaules assez larges pour appartenir à un grandier ; un visage frais, bien nourri, encadré de favoris épais, des cheveux bouclés sur toute la tête comme des cupidons d'Opéra ; le nez à la Roxelane, deux sourcils très-mobiles, l'œil langoureux, et indiquant, par son expression tendre, l'habitude de la romance.

Une cravate blanche emprisonnait son cou, un binocle élégant tombait sur un gilet de satin à fleurs d'or ; un pantalon collant prouvait que ce troubadour aux refrains gémissants n'avait encore souffert et pleuré qu'en chansons. Un album relié en maroquin rouge, et qu'il tenait à la main, complétait ce brillant ensemble.

— Comme vous venez tard ! c'est presque de la coquetterie, s'écria M<sup>me</sup> Lombard. Vous voulez vous faire désirer.

— Quoi ! madame, vous avez daigné vous apercevoir de mon absence ?

Mademoiselle Célestine s'avança et dit :

— Monsieur, nous n'avons pas voulu commencer sans vous.

— Il est vrai, mademoiselle, que j'aurais été privé d'un grand plaisir, celui de vous entendre.

— Ah ! monsieur, vous êtes bien bon, mais je n'ai rien composé de nouveau.

— Comment ! pas une petite valse ? un galop ?

— J'ai bien essayé hier.

— A la bonne heure ; vous allez nous ravir.

Aussitôt il s'élance vers le piano, l'ouvre, fait allumer les bougies, offre galamment la main à M<sup>lle</sup> Célestine, et s'assied non loin d'elle en interrompant à chaque instant son jeu par des exclamations admiratives : — Quelle légèreté ! quel motif délicieux ! bravo ! ah ! *molto bene ! ! !* » Et notez bien qu'il n'a pas écouté ; mais il espère que ces valse, très-insignifiantes, vraies réminiscences du solfège, le feront briller davantage par comparaison. La tactique du chanteur de romances est aussi habile que celle d'un général ; il sait ménager ses forces, ne s'engager qu'à propos, et garder en réserve les morceaux les plus triomphants. Il débutera par quelque romance à la mode, donnera ensuite du vulgaire, et il finira à coup sûr avec Masini ou M<sup>lle</sup> Loisa Puget. Tout est calcul dans ses accords ; et vous allez voir comment il s'y prend pour conquérir les honneurs de la soirée : — invité avec instance à chanter, Dutillet conjura M<sup>me</sup> Lombard de l'excuser, car il était venu tellement à la hâte, qu'il ne se sentait pas encore en état de donner une seule note. C'est qu'il voulait laisser passer d'abord les petites pensionnaires et leurs petites voix. En conséquence de ce refus, trois ou quatre demoiselles vinrent tour à tour psalmodier chacune ses deux romances. Au troisième morceau, Dutillet laissa échapper un geste de dépit ; au quatrième, il fit un bond ; au cinquième, il parut très-agité, ôta et remit plusieurs fois ses gants blancs, et passa rapidement la main dans les boucles symé-



riques de sa chevelure. N'y tenant plus, il dit d'un ton piqué à la maîtresse de la maison : « En vérité, madame, je joue de malheur ; j'avais apporté plusieurs romances toutes nouvelles, et l'on vient de les chanter... Me voilà pris au dépourvu, et je dois vous prier de ne plus compter sur moi. » Le jeune homme dont nous avons recueilli déjà les observations s'approcha de l'amateur, et, avec le plus grand sang-froid du monde, exprima tous ses regrets, en ajoutant : « Il est impossible qu'il ne se trouve pas dans la musique de M<sup>lle</sup> Lombard un air à votre voix. »

C'est un chœur général ; on bouleverse toutes les partitions, on lit les titres d'une quantité de vieilles romances bien étonnées de revoir la lumière : *Petit blanc, mon bon frère ; Colas, Colas, sois-moi fidèle ; Jeune fille aux yeux noirs* (par malheur, M<sup>lle</sup> Lombard a les yeux bleus) ; *Mon petit François* (M<sup>lle</sup> Lombard n'aime pas la chansonnette). Cependant, Dutillet a perdu la meilleure partie de son assurance ; car il se voit exposé à ne pas chanter du tout, ou bien on lui offre des airs qu'il ignore complètement, lui qui a besoin de frapper pendant huit jours avec un doigt sur son piano pour apprendre le moindre refrain.... O bonheur ! voici *la Folle*... et il la sait. *La Folle* ! cette Nina en miniature, ce triomphe des jeunes filles sentimentales, mélodie si charmante dans la bouche d'une jolie femme ! Or, Dutillet n'était rien moins qu'une jolie femme, mais nous avons dit qu'il se sentait capable de tout, et il le prouva en cette occasion.

Un profond silence s'établit dans le salon. M<sup>lle</sup> Lombard est au piano ; Dutillet tousse légèrement dans son mouchoir, il a ôté son gant pour laisser voir un camée antique monté en chevalière, et le gros brillant qu'il porte au petit doigt de la main gauche. Sa main droite, cachée par la table d'harmonie, battra la mesure à l'insu de tous. Il lève les yeux au ciel, fait un geste d'égarement, et commence le fameux :

Tra, la, la, la,  
Tra, la, la, la,  
Quel est donc cet air?...  
Ah ! oui, je m'en souviens...

Ici le chanteur, qui s'est trop abandonné à sa pantomime, oublie les paroles et se penche précipitamment pour les lire. C'est

avec un grand éclat de voix qu'il reprend :

..... L'orchestre harmonieux.

Et avec un *rinforzando* plus éclatant encore :

..... Sa voix timide et tendre  
Murmura quelques mots que je ne pus entendre.

Ses sons s'entendent à merveille, car notre prétendu ténor a une voix de baryton, et ses notes hautes ne s'échappent guère qu'en forme de cris étranglés. Tantôt c'est un *mi* d'en bas qui mugit comme soufflé par un trombone, tantôt un *ré* d'en haut qui ressemble aux accents d'une serinette ; vous diriez un taureau, puis une cigale. Parfois il semble tirer sa voix du fond de ses bottes, et parfois de son cerveau. Il plonge son menton dans sa cravate en roulant des yeux de conspirateur, puis soudain renverse sa tête en prenant l'air inspiré d'une sainte Cécile. Vous croiriez entendre un duo entre un chantre de paroisse et un enfant de chœur. Nous ne parlons pas des notes douteuses, des mots mal coupés, des fioritures de mauvais goût. Le principal mérite est dans sa pantomime, admirablement pathétique au moment où il dit avec une nuance de douleur très-marquée :

Tra, la, la, la... Que ces sons me font mal !

Enfin, notre ténor termine avec une chaleur redoublée, en appelant d'un ton lamentable :

Arthur !... Arthur !... Arthur !...

Aussitôt les applaudissements retentissent, les félicitations assiègent le chanteur ; on le prie de recommencer, de *n'en pas rester là* ; M<sup>me</sup> Lombard commande un verre d'eau bien trempé pour M. Dutillet... — Ah ! monsieur, dit le jeune homme frondeur, vous avez parfaitement chanté. Avant de vous entendre, je m'imaginais tout bonnement que *la Folle* ne convenait qu'à une voix de femme ; mais, avec vous, elle a changé de sexe... Qu'allez-vous nous donner maintenant ?

— Je ne sais ; je suis peu en voix... Cependant, puisqu'on le désire, j'essayerai la première chose venue.

Et, en une demi-heure, *le Retour de Pierre, le Vieux toit de mon père, Au revoir, Louise, Ma Normandie*, et *le Bouquet de bal* eurent



défilé sans pitié pour les oreilles des auditeurs qui commençaient à se fatiguer. Rassasié enfin d'applaudissements, Oscar Dutillet se rappela qu'il avait promis de se rendre dans une maison du faubourg Saint-Germain. Il jeta un regard inquiet sur la pendule; M<sup>me</sup> Lombard l'avait fait arrêter pour se conformer à la mode. Oscar balbutia quelques excuses, reprit son album, qu'il espérait bien chanter tout entier dans sa seconde soirée, et s'esquiva.

Mais voyez le malheur : il était minuit passé; quelques gouttes de pluie commençaient à tomber. Oscar s'élance d'un pied léger vers des fiacres qu'il entend rouler; vaine poursuite... Les chars numérotés sont déjà bien loin; plus de voitures! et voilà qu'une averse toute parisienne se met à fondre sur l'infortuné chanteur de romances... Ce sont des cataractes qui se sont ouvertes : les gouttières versent des torrents; les ruisseaux débordent, et Dutillet marche moins qu'il ne nage au sein de ce déluge imprévu. Malgré sa bonne envie de remplir son second engagement, et de chanter les romances de son album, il lui faut battre en retraite. Cependant, sa rage de musique est telle, qu'il hésite encore entre son domicile et le faubourg Saint-Germain. Dans cette perplexité, un ruisseau, espèce de Rubicon, s'offre à lui; il veut le franchir d'un bond, et laisse tomber, hélas! le précieux album, que le courant emporte, comme la feuille de rose et la feuille de laurier dont parle le poète.

Mais Dutillet ne devait plus chanter. Infortuné baryton-ténor!... Un rhume violent vint le saisir le lendemain, et lui enlever cette voix dont il faisait son plus bel ornement! Désormais son gosier fut rebelle à ses efforts pour en arracher le moindre son. Avec sa voix, il perdit les deux tiers de ses invitations, et surtout la main de M<sup>me</sup> Lombard, qui épousa un vrai ténor, un chanteur de romances assez heureux pour avoir recueilli à temps la succession laissée vacante par l'enrouement de Dutillet. Celui-ci, prenant enfin son parti, s'est jeté dans les *mélomanes mécontents*; il n'entend jamais un air sans dire : « Méthode vicieuse... petite voix..., etc., etc. » Il va très-souvent à l'orchestre de l'Opéra-Comique, et s'est fait, en compagnie de quel-

ques perruques, le censeur impitoyable de la troupe et des compositeurs : « Ce n'était pas ainsi que l'on chantait il y a vingt ans! » Ou bien, quand on donne le *Prisonnier*, *Une Heure de Mariage* et autres opéras de vieux style, Dutillet hoche la tête, et dit à ses voisins fort incrédules : « Ah! » messieurs, on ne fait plus aujourd'hui de » musique comme celle-là! »

Ce que c'est que d'avoir soi-même perdu sa voix!... Si Dutillet chantait encore, il s'abonnerait aux airs de *Guillaume Tell* et des *Huguenots*.

Règle presque générale : un ténor de salon qui chante, assassine la musique; un ténor de salon qui ne chante plus, l'outrage.

ALFRED DES ESSARTS.

#### LA COMÉDIE-FRANÇAISE A BOUGIVAL.

M<sup>lle</sup> Rachel a possédé un charmant cottage à Marly-le-Roy; M<sup>lle</sup> Anaïs-Aubert, de la Comédie-Française, a une petite maison à Louveciennes. Le maire de Marly, dans une fort belle habitation de campagne, a dressé, pour ses amis, un théâtre où il a la bonté de nous admettre, nous tous ses voisins. Marly et Louveciennes ont des pauvres que la charité chrétienne soulage, et auxquels ces damnés de comédiens ont voulu venir largement en aide pour les besoins de l'hiver.

M<sup>lle</sup> Anaïs-Aubert, aussi bonne qu'artiste distinguée, a pensé qu'une représentation donnée à Marly par M<sup>lle</sup> Rachel, par elle et par un certain nombre des acteurs aimés de la Comédie-Française, pourrait être fructueuse et apporter aux caisses municipales des deux communes un fonds extraordinaire qui ne serait pas à dédaigner. M<sup>lle</sup> Rachel a accepté avec un empressement généreux la part qui lui était offerte dans cette bonne œuvre; les comédiens français n'ont pas mis moins de zèle à s'associer à cette pensée utile; et dimanche dernier, 30 septembre (la reconnaissance des pauvres n'oubliera pas cette date), nous avons eu un spectacle charmant, une de ces soirées de plaisir que savent seuls préparer ceux qui aiment et pratiquent les arts.



Le théâtre, établi dans une vaste orangerie, n'est pas un misérable échafaud de quelques planches élevées sur des tonneaux : c'est un théâtre véritable, et tel que bien des villes de province voudraient en avoir un. M. Séchan, l'habile peintre-décorateur de l'Opéra, l'a organisé, monté, décoré, et c'est en vérité une chose très-jolie. La salle, resplendissante de lumières, ornée de guirlandes de feuillages et de fleurs, ornée surtout de femmes belles et jolies, dans les atours du meilleur goût ; la salle faisait lire sur ses murs les noms des ouvrages dramatiques où M<sup>lles</sup> Rachel et Anaïs ont des rôles qui ont établi leur renommée.

Le spectacle était composé du *Moineau de Lesbie* et des *Préventions*. Ai-je besoin de vous dire que M<sup>lle</sup> Rachel a été belle, noble, admirable ? que M<sup>lle</sup> Anaïs a été spirituelle, vive, charmante, gentille, gracieuse ? Leur succès a été complet, et, je pourrais dire, immense, car il y avait foule, et les bravos de plus de quatre cents spectateurs étaient bruyants et passionnés comme pouraient l'être ceux de la plus nombreuse assemblée.

De fort jolis vers, adressés par M. Mélesville, au nom des pauvres et des spectateurs, à M<sup>lle</sup> Rachel et à M<sup>lle</sup> Anaïs-Aubert, ont été vivement applaudis. Les fleurs alors jonchaient le théâtre.

Entre les deux pièces, M. Darcier a fait entendre quelques-unes de ces compositions heureuses auxquelles il prête le charme de son talent original et profond.

Le spectacle avait commencé par la représentation d'une petite scène de comédie jouée par deux amateurs. Ce prologue, ou l'épigramme et l'éloge dialoguent plaisamment, est un cadre sur le fond duquel se détachent les noms d'Anaïs et de Rachel. Ecrite en vers spirituels et gracieux par un homme qui n'a jamais eu la prétention

d'être poète ou écrivain dramatique, et que des études sérieuses ont fait connaître au monde de l'érudition, cette facétie a plu au public, qui en a applaudi les traits principaux.

Le rôle d'un vieillard, ancien habitué de l'orchestre de la Comédie-Française, et qui, à ce titre, trouve tout mauvais, et finit cependant par aller applaudir les artistes venus à Marly, a été rempli avec une mauvaise humeur comique et un naturel fort piquant par un jeune homme qu'on nous a dit être architecte. La recette a été très-forte et la fête ravissante, double bonheur. Le maire de Marly, ancien député, dont la maison est depuis longtemps ouverte à tous les artistes éminents, a fait avec une affabilité de bon goût et un empressement tout aimable les honneurs de son théâtre et de son salon aux comédiens et aux nombreux invités qui, de Paris et des environs de Marly, étaient accourus à la prière et à la voix de deux éloquents quêteuses, M<sup>lles</sup> Anaïs et Rachel, qui se faisaient le même soir artistes parfaites et dames de charité pleines de dévouement.

Pendant les entr'actes, l'excellente musique du 57<sup>e</sup> de ligne a exécuté la charmante ouverture du *Val d'Andorre* et plusieurs autres morceaux.

A ce Numéro est jointe la planche 2468.

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

C'est toujours chez le célèbre dentiste FATTET, 363, rue Saint-Honoré, que se trouvent les nouvelles dents artificielles sans ressorts ni crochets. Par leur disposition commode, leur beauté et leur durée, ces dents, qui jouissent en France et à l'étranger d'une immense popularité, sont les seules qui servent à broyer les aliments les plus durs et à rendre à la physionomie et à la voix sa pureté et sa mélodie.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.